

TOTEMS ET GUERRIERES

MARCOS CEI

Pour pénétrer l'univers de Marcos Cei il convient de fixer notre attention sur le lieu dans lequel s'enracinent ses oeuvres. Son atelier est peu imposant par ses dimensions mais chargé de vitalité. Son espace est un verger d'exil. Il nous immerge dans une sauvagerie, une étrangeté, un bonheur-effroi, d'autant plus bouleversants qu'ils sont prélevés sur la substance même du monde ethnologique, ontologique, végétal et minéral avec ses ambiguïtés, ses élans, ses rapprochements, ses reculs.

L'étagère de l'atelier sert de support à des masques primitifs. Ils frappent par leur qualité. Dénoncent l'intimité de l'artiste avec l'art tribal. Notre regard est attrapé par ces visages du Gabon, du Zaïre, etc. Instinctivement nous avançons vers eux...et voilà soudain que des statues élancées nous encerclent, nous frôlent. Tribus troubles et séduisantes. Culs et seins sublimes. Jambes infinies. Nous sommes saisis par la vibration d'une forêt. Par ses palpitations les plus voluptueuses. Le végétal accède au tremblement, ce signe même de l'humain. Car en effet, les "Guerrières" de Marcos Cei, amazones, sirènes, princesses de l'obscur...sont réalisées en sisal, en bois, en fer. Leur tête est couronnée de lianes branchues, de rhizomes, de fibres entrelacées, tressées, ornements ophidiens qui prolongent la fluidité des silhouettes.

Ces fibres, ces bois, ces racines sont sève et sang: humeurs vitales. Leur montée représente le monde qui frémit. Entre la plante et le métal (le fer est déposé sur le rebord des fenêtres pour être attaqué par la rouille - ici interviennent l'eau et l'air - et bruni) se crée un entrelac de chuchotements qu'on aimerait nommer mais qui nous échappent, légers comme des heurts d'ailes de papillons. Comme des signaux en morse essentiellement bienveillants.

Le travail de Marcos Cei se partage en deux séries. Les "Guerrières" ont été précédées par les "Totems", ces chevelures en fibres naturelles ou colorées en rouge et brun. Elles sont, sans doute, des hommages non déguisés aux masques barbus *Fang* du Gabon. Marcos Cei accroche ses barbes à des pieux, des bâtons de bois, des cercles évidés, des flèches, ou les emprisonne dans une écorce. Ces crinières, ces filaments créent un dynamisme qui nous emporte vers un ailleurs hors de portée, un au-delà. En somme vers l'insaisissable de l'élémentaire, vers l'indéfiniment continué.

Si Barnett Newman voit dans l'art tribal, un modèle de spiritualité intacte, une création représentant l'ordre fondamental sous-jacent dans la nature, Dubuffet au contraire insiste sur le caractère obsessionnel et fétichiste de la pensée primitive et son engagement physique intense dans la relation aux matériaux grossiers et aux surfaces irrégulières. Ces propos mettent l'accent sur le défi radical lancé aux moeurs occidentales par les valeurs de la "sauvagerie". Pour lui l'artiste moderne doit prendre la vie quotidienne à bras le corps, avec agressivité en s'appropriant les objets sans tenir compte d'aucune norme discriminatoire concernant la beauté et sa simplification esthétique réductrice.

C'est dans cet abandon que Marcos Cei nous offre le plus noble état-éclat de ce qui doit être l'art.